

La jungle de Racine selon Frank Castorf

THÉÂTRE Spectacle monstre, «Bajazet» en proie aux flammes d'Antonin Artaud divise à Lausanne. Libérés par des acteurs phénoménaux, dont Claire Sermonne et Jeanne Balibar, ce bruit et cette fureur désarçonnent les uns, électrisent les autres

ALEXANDRE DEMIDOFF

@alexandredmfff

Un spectacle de Frank Castorf est toujours un électrochoc. Il épuise; il réactive des circuits de pensée; il embrouille les cerveaux; il hallucine, telle une bonne dose de cocaïne; il obscurcit sur le moment pour qu'on soit clairvoyant après coup. Il oblige à lire surtout, c'est-à-dire à jouir du flux d'une intelligence déployée en signes purulents.

La force de cette crue, on la ressent ces jours au Théâtre de Vidy à Lausanne. Empoigné par l'ancien patron de la Volksbühne de Berlin, *Bajazet* de Jean Racine respire la fureur, non de vivre, mais de survivre, fût-ce au milieu d'une jungle – monarchique jadis, communiste naguère, capitaliste aujourd'hui – où la loi du plus féroce règne. Ceux qui restent après l'entracte – l'autre soir, un quart de la salle a rendu les armes à la mi-temps – ovationnent ce combat au sommet où exsudent, pendant près de quatre heures, des comédiens stupéfiants.

Une bataille mémorable que ce *Bajazet* soumis au feu d'Antonin Artaud (1896-1948), ce flamboyant miné par la maladie? A l'évidence, oui. Frank Castorf, 68 ans, travaille ses obsessions: la violence que toute forme de pouvoir exerce sur les individus; la résistance que certains, des artistes souvent, opposent à une dramaturgie perverse; les mains sales qui, rançon de la mêlée, finissent par échoir à chacun.

Ruse d'amour

Au cœur de la pièce, deux absolus, comme toujours chez Racine: celui d'un ordre sanctifié; celui d'une passion à assouvir. Le Turc Bajazet est condamné par le sultan Amurat, son propre frère, qui fait truchider tous ceux qui pourraient chatouiller son turban; mais le prince est aimé par deux ardentes, Atalide, dont la jeunesse n'est que ruse d'amour, et la puissante Roxane, maîtresse du sérail.

Le nœud de l'affaire? Bajazet aime Atalide, mais seul un hymen avec Roxane le sauverait. C'est là



Adama Diop et Jeanne Balibar bataillent sous les yeux d'un sultan de farces et attrapes, dont le visage paraît servir d'enseigne à un bordel, dans le décor d'Aleksandar Denic. (MATHILDA OLM - THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE)

Au cœur de la pièce, deux absolus, comme toujours chez Racine: celui d'un ordre sanctifié; celui d'une passion à assouvir

qu'on rattrape Jeanne Balibar en Roxane bandée comme l'arc et Claire Sermonne dans le rôle d'Atalide. La première avoue sa flamme à la face du monde, dans la tenue de lumière échan-crée d'une dompteuse de tigres. La seconde, chevelure d'Ophélie, étouffe sous la confiance, bouche bée.

Tout Castorf est déjà dans ce tableau. Ses actrices évoluent, en monstres des tréteaux, dans un cirque qui fait écho aux baraques de foire où se déroulait la vie de Molière telle qu'il la recomposait au Festival d'Avignon en 2017. Au-dessus de ces enflammées parade le visage géant d'Amurat, rictus énigmatique, pupilles lui-

santes comme des loupiotes de bordel. Roxane s'épanche, donc, devant un cabanon et une tente de saltimbanques.

Palabres fumeuses

A l'intérieur de ce pavillon, justement, se vautrent Mounir Margoum, qui joue le grand vizir, ministre en sursis, et Adama Diop qui fait son confident, Osmin. Ils lisent le supplément d'un journal consacré à la France d'Emmanuel Macron, dont un article est titré: «Tellement français». Entre eux, tout n'est que fumée, rock en sourdine et palabres. Claire Sermonne déboule à l'instant: «Écoutez-la, elle est complètement

folle», fulmine-t-elle à propos de Roxane.

Cette vision des coulisses, filmée en direct, est diffusée sur un écran. Frank Castorf multiplie les plans et foyers d'excitation – c'est sa marque de fabrique – histoire de rappeler que toute posture, que toute rhétorique, que toute armature esthétique – l'unité d'action, de lieu et de temps – dissimulent un grand bazar. Appelons cela le guépier des pulsions.

Le théâtre selon Castorf a notamment cette fonction: dévoiler l'envers du décor, cet espace où rôles et répliques se dissolvent. *Bajazet* et ses allées taillées à la perfection sont un trompe-l'œil. Racine,

comme son contemporain André Le Nôtre, jardinier en chef de Versailles, a recouvert de ses alexandrins le cloaque de la cour. Le metteur en scène invite à renifler le fond séculaire de la cuvette. A cette fin, il s'est choisi un allié de taille, Antonin Artaud, cet hérétique écorché qui, dans les années 1930-1940, a déclaré la guerre au clergé de la grande culture française.

Car si ce *Bajazet* saigne, c'est aussi parce que la parole d'Artaud y remonte en lave de fiel. L'auteur de *L'Ombilic des limbes* rôde, tel l'incube, déforme les corps, celui de Jeanne Balibar, hallucinante en suppliciée galeuse. Il trouve aussi un frère en Jean-Damien Barbin, «comédien baril de poudre» qui passe de la djellaba noire du prince oriental à la tunique vert «farces et attrapes» d'Antonin l'imprécateur.

Tel un caïd de casino

La caméra ne perd alors rien de sa carcasse en proie aux électrochocs, de son visage dévasté par la solitude, de son chagrin de prophète «engagé». Sur la piste aux fauves flambe un instant *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. Ce texte a été l'objet d'une fameuse émission de radio en 1948 avec Maria Casarès, Roger Blin, Paule Thévenin et Artaud lui-même. Ce chant d'enfer était celui d'une délivrance. Il n'est pas indifférent que Frank Castorf ait voulu faire entendre cette diatribe: n'aspire-t-il pas à en finir avec tous les jugements de Dieu, quel que soit son masque?

A la fin, le grand vizir et son bras droit prennent la fuite sur un hors-bord, laissant derrière eux les cadavres des héros. C'est un film: on y voit le ministre en cavale sourire tel un caïd de casino. Dans son dos, Osmin considère les vagues du Léman. Un coup de théâtre plus tard, il a abattu son protecteur. Le bateau file on ne sait où. Castorf est un joueur démoniaque. La roulette tourne. Il n'y a pas d'illusions à se faire. ■

Bajazet. En considérant Le Théâtre et la peste, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 10 nov.; **exposition «Castorf machine»**, vidy.ch